Jean-Claude Kaufmann

LA TRAME CONJUGALE

ANALYSE DU COUPLE PAR SON LINGE

Essais & Recherches

NATHAN

VI.
L'idée d'égalité

VI.1.
La révolution de l'égalité

L'égalité de la femme n'est pas une petite affaire ; l'égalité de la femme n'est pas une affaire de femmes. C'est, sinon l'axe central, du moins l'indicateur clé de la réalité du processus démocratique. Outre le système politique, la démocratie est le processus social qui permet, plus profondément, de rompre avec la tradition, de choisir personnellement dans tous les domaines : les idées, les valeurs, la vie quotidienne (Kaufmann, 1988a). Or l'inégalité entre hommes et femmes, non seulement tient à l'écart ces dernières, mais également bloque la capacité d'invention démocratique dans les secteurs de la société basés sur le rapport hommes-femmes, notamment la famille. C'est plus qu'une injustice : une limite dans l'avancée démocratique. La domination mâle est vieille comme les civilisations, qui se structurèrent dès leur origine autour de la subordination des femmes (Balandier, 1974). L'idée moderne d'égalité entre hommes et femmes est une révolution considérable, dont il faut mesurer la portée : elle touche aux évidences premières, à ce que la société a de plus profond.

Il n'est donc pas étonnant que le mouvement butte sur des limites qui semblent indépassables. Dans le même temps, l'irrésistible aspiration démocratique alimente sa progression : les points de blocage deviennent des enjeux de société. D'abord l'inégalité face au travail professionnel, certes cruciale, le droit à l'emploi évident pour les hommes, contingent pour les femmes (Maruani, Nicole, 1989). Mais de nombreux travaux (en particulier ceux du courant féministe) ont montré qu'il était impossible de séparer vie de travail et vie familiale. François de Singly (1987a) a analysé comment le prix de la vie conjugale est davantage payé par les femmes que par les hommes ; Andrée Michel (1989) comment l'enfant diminue et précarise l'implication professionnelle de la femme ; Chantal Nicole-Drancourt (1989) comment l'homme, au contraire de la femme, mobilise sa famille pour sa réussite professionnelle : la famille explique force des handicaps féminins sur les lieux de travail. Les domaines du travail et de la famille sont étroitement liés, interactifs, les inégalités se répercutant

de l'un à l'autre et se renforçant mutuellement, construisant ainsi des trajectoires sociales sexuées (Chaudron, 1991). Les inégalités plus que leurs réductions : François de Singly (1990) note que l'augmentation du travail salarié féminin n'a pas bouleversé les rapports domestiques. Il est possible d'en conclure que les blocages propres à la sphère familiale, notamment la question de la répartition des tâches ménagères, sont plus résistants que d'autres. Étant donné leurs effets en chaîne dans tous les secteurs de la société, ils constituent donc un enjeu social de première ampleur. Ce n'est pas un hasard que ce soit « par le travail domestique que le scandale arrive » (Chaudron, 1991), que les femmes se révoltent et que les chercheuses féministes inventent de nouveaux concepts dans les années 70.

Une précision semble ici nécessaire. Toutes les femmes ne souhaitent pas l'égalité, l'insertion professionnelle et la déspécialisation des rôles domestiques. Soit qu'il s'agisse d'une décision de couple, d'un choix de vie dynamique, soit qu'il s'agisse d'une protection passive contre le flottement des repères engendré par le processus démocratique (Kaufmann, 1988a). Dans les deux cas, cette option est digne de respect, et il faut se garder de l'intolérance critique, ethnocentrique, qui repose sur l'incompréhension de ses contraintes et de ses valeurs (Kaufmann, 1988a) ; il convient de comprendre et de défendre les décisions individuelles de refus d'égalité. Parallèlement, c'est là un problème difficile voire insoluble, il est évident que ces dernières ont des répercussions d'ensemble : chaque cas apparemment particulier alimente, par une infinité d'interactions subtiles, la mécanique sociale à reproduire les inégalités. La mécanique inégalitaire plonge ses racines dans l'imaginaire des rapports homme-femme liés à la sexualité, dans les petits gestes féminins de la propreté et du linge. Elle s'emballe à l'occasion d'une maternité, qui handicape la réussite professionnelle et accentue le contraste des rôles domestiques (les rôles féminins et masculins se différencient dès que la fonction parentale doit être assurée ; Glaude, de Singly, 1986).

VI.2.
La force de l'idée

L'idée d'égalité entre hommes et femmes est historiquement récente, surtout dans le domaine ménager. Il n'est pas rare d'entendre se lamenter sur sa faible avancée. Nous verrons qu'il y a effectivement loin de l'idée aux faits et que les obstacles contrariant l'évolution sont importants. Mais ces constatations

ne doivent pas conduire à oublier l'étendue du chemin parcouru, à sous-estimer l'actuelle force sociale de l'idée, la rapidité et l'ampleur du changement. Au niveau européen, y compris pour des pays comme l'Espagne ou l'Italie, le modèle conjugal préféré est celui où les deux conjoints ont un métier qui les absorbe autant l'un que l'autre et où les tâches ménagères sont également partagées (comparé à un modèle où la femme est professionnellement moins impliquée que l'homme et un autre où elle reste au foyer ; Mermet, 1991).

L'enquête a permis de vérifier cette puissance de l'idée égalitaire. Tous n'appliquent pas l'égalité, loin s'en faut, mais tous en parlent, comme soumis à une règle d'évidence, un impératif social les obligeant à se positionner et se justifier. Les comportements observables lors des entretiens sont très révélateurs. Les hommes participant aux tâches ménagères ne décrivent pas froidement et objectivement leur activité : la fierté déborde de leurs propos, les incitant à se raconter avec quelque exagération sous les traits de héros modernes. La femme est également fière d'avoir cet homme pour compagnon ou, à défaut, de le présenter comme tel en valorisant les pourtant dérisoires coups d'aspirateur et autres grillades du dimanche. L'homme qui fait peu de choses se sent très mal à l'aise dans l'entretien, comme coupable de ne pas appliquer le droit et la morale unanimement reconnus, cherchant avec maladresse des circonstances atténuantes, se défendant avec timidité en rabâchant le récit de ses minuscules coups de main. Sa femme, qui fait tout à la maison (qu'elle soit au foyer ou travaille à l'extérieur), se sent parfois encore plus coupable que lui de n'avoir pas su changer les rôles, de ne pas être à la hauteur de la société d'aujourd'hui, qu'elle imagine la regarder en victime impuissante et consentante. Ce tableau illustre combien l'idée d'égalité est omniprésente dans les esprits. Certes, plusieurs personnes ont cherché à échapper à son emprise : tout en reconnaissant sa validité pour les autres, ils l'ont repoussée dans un ailleurs, loin de leur quotidien (« Pour les jeunes de maintenant c'est pas pareil, c'est bien »). Mais de nombreux indices montrent qu'elle continuait d'être présente : la démesure des efforts d'argumentation pour se défendre, l'analyse en termes de déséquilibre dans le ménage et la justification de ce déséquilibre plutôt que de se limiter à la complémentarité traditionnelle des rôles, etc. Comme la réponse, très révélatrice, à une question sur un autre thème. Il était demandé : « Le linge et son entretien sont-ils des domaines féminins ? » Excepté quelques ménages ressortissant à l'ancien régime domestique, le rejet de l'identification de la femme et du linge fut immédiat, souvent exprimé dans des termes passionnés, par peur d'être pris en faute, montrant ainsi la prégnance de la morale de l'égalité. Certains, conscients du décalage avec leur réalité, détaillèrent l'opposition entre les faits (pour lesquels ils avaient mille justifications)

et la position de principe, sur laquelle ils étaient intransigeants. À ce moment du discours, la plupart exhibèrent le cas d'un homme (relation de travail, ami) sachant s'occuper du linge. Ce contre-exemple était susceptible d'affaiblir la défense de leur manière de faire personnelle. S'il ne s'était pas répété dans les entretiens, nous l'aurions donc considéré comme une erreur tactique de l'interviewé, emporté par la dynamique de la conversation. Mais il se répéta à l'envi, nouvelle preuve de la force morale et sociale de l'idée égalitariste appliquée au domaine ménager.

VI.3.
L'idée et le geste

Rappelons en quelques lignes les inégalités de fait. Les femmes au foyer consacrent 44 heures par semaine aux travaux ménagers, les femmes « actives » 36 heures, les hommes « actifs » 20 heures (y compris jardinage et bricolage) (Roy, 1989). L'écart est encore plus grand si l'on prend en compte non seulement le temps passé mais le degré de responsabilité par rapport à la tâche, incluant une charge mentale. Laver, repasser, recoudre un bouton, faire les sanitaires sont à plus de 90 % principalement effectués par les femmes. L'inégalité de la prise en charge s'est réduite sur quelques tâches (vaisselle, courses, cuisine), l'évolution est néanmoins lente et peu importante (Zarca, 1990). En onze années d'intervalle, les hommes actifs ont augmenté de onze minutes le temps quotidien de participation aux tâches ménagères strictement dites (non compris jardinage et bricolage, ainsi que soins aux enfants) cependant que les femmes actives diminuaient de six minutes ce même temps. Mais ces quelques minutes sont peu de chose comparées au déséquilibre d'ensemble : une heure contre trois heures par jour (Dirn, 1990). Si, pour éliminer la variable travail, on ne prend que les inactifs, à situation familiale identique, un homme fait toujours moins qu'une femme, un chômeur en couple moins que lorsqu'il est seul, une chômeuse en couple plus que lorsqu'elle est seule (Maurin, 1989). La différence sexuelle reste donc non seulement persistante (notamment entre garçons et filles vivant chez leurs parents ; Maurin, 1989), mais semble accentuée par la mise en couple.

L'idée d'égalité a moralement et socialement une force considérable alors que la réalité concrète du partage des tâches ménagères est profondément inégalitaire (Lemel, 1990). Ce paradoxe s'explique parce que l'une et l'autre se déroulent sur deux scènes distinctes. Certes reliées (l'idée d'égalité a notam-

ment des effets pratiques importants) mais différentes. L'égalité s'est imposée dans le monde des idées, des références morales et sociales. Elle a réussi à produire des effets notables dans le domaine des « grandes décisions » conjugales (Glaude, de Singly, 1986). Les gestes ont une autre histoire, ailleurs, faite de pesanteurs, qui ne peut qu'être beaucoup plus lente. L'égalité des pratiques ménagères est une abstraction (y compris pour une majorité de couples se voulant égalitaires), une tendance vers un objectif mal défini et jamais atteint (produisant toutefois malgré cette abstraction et ce flou des effets sociaux majeurs). L'observation de terrain la repère mal, débusquant plutôt les illusions et les ruses ayant pour but de masquer l'inadéquation des gestes à l'idée, ou d'interdire l'évaluation des devoirs et des mérites des deux partenaires, conjugalement insupportable à trop fortes doses. L'égalité est, pour l'analyse sociologique, un peu comme la notion d'intérêt : à la fois introuvable dans le concret et pourtant puissamment agissante.

Dans l'ordinaire du quotidien, la justification de la pratique telle qu'elle est (c'est-à-dire presque toujours inégalitaire) s'entremêle avec la réflexion égalitariste comme si chacun des deux types de pensée fonctionnait à un niveau séparé, tenant son origine d'une source différente. Amélie Marmandais ne cesse de répéter : « Il faut faire avec ce que tu vis », vraisemblablement pour se convaincre elle-même de ce qui n'est pas totalement évident. Au détour de quelques phrases, elle avoue du bout des lèvres qu'« évidemment ce serait mieux autrement », fermant aussitôt cette ouverture sur un monde rêvé par un « mais c'est bien comme ça ». Elle reconnaît que les idées sur « la libération de la femme » sont quelque part dans sa tête plutôt dérangeantes : elles l'empêchent de se légitimer, de vivre sereinement son présent. Comme l'exemple outrancier du frère de son mari, parfait contraire de ce dernier (« Il est pire qu'une femme »). Entre la société en marche et sa vie de tous les jours, Amélie cherche une pensée unique. À l'inverse d'Amélie, Valérie Shimmer n'est pas sur la défensive face à la modernité : l'idée d'égalité lui plaît beaucoup et elle le dit nettement. Simplement ce n'est pas pour elle : « C'est utopique. » Alors elle se résigne et justifie sa situation de fait, n'hésitant pas, dans l'entretien, à argumenter quand il le faut sur le bien-fondé de leur inégalité de répartition et sur son sincère accord avec ce qu'elle vit. Passant ainsi d'une thèse à l'autre, exactement antagoniques, selon que les questions portent sur des idées générales ou son rapport concret à la vie ménagère. En dehors de la situation d'entretien, l'idée d'égalité lui remonte de temps en temps à la conscience, surgissant d'une réflexion latente, perturbatrice de l'harmonie conjugale et l'incitant à une action critique. Elle entre alors en guerre minuscule contre Didier, pour de très maigres résultats apparents (excepté une vague culpabilisation de celui-

ci). Cette action lui permet cependant d'obtenir beaucoup dans le domaine du non-visible et du non-dit : grâce à son effet libératoire, elle refoule l'idée égalitariste dans l'ombre de la pensée parallèle.

VI.4. Tendances d'évolution

La réduction des inégalités sexuelles face aux travaux ménagers est à la fois historiquement rapide et lente pour les femmes qui la souhaiteraient plus importante. Surtout, il est possible de se demander si le chemin déjà parcouru n'a pas été le plus facile, si les obstacles restant à franchir ne sont pas les plus résistants, si le rythme de l'évolution ne va pas ralentir.

Pour une majorité de couples en effet, un compromis a été trouvé entre l'idée de principe et la résistance du concret ; leur recherche n'est pas vraiment celle de l'égalité mais du refus des inégalités trop fortes, la satisfaction des deux partenaires conjugaux permettant de vérifier que l'équilibre a été trouvé. Ce compromis ayant en outre l'avantage de contourner le problème de l'impossible évaluation systématique de l'un par l'autre, qui complique les choses les plus simples. Il est frappant de constater combien les couples qui ont mis au point cette méthode se sentent légitimes, à l'aise dans leur temps, maîtres d'œuvres d'une efficacité domestique ne contrevenant pas à la morale dominante (c'est-à-dire l'égalité). À l'opposé, il est frappant de constater combien ceux qui persistent dans une volonté d'application radicale et pointilleuse de l'idée égalitariste, y compris l'évaluation stricte, sont confrontés à des difficultés pratiques tout en étant peu soutenus par une motivation conjugale durable. Une conclusion semble s'imposer : l'égalité, réflexion parallèle d'origine sociale, jouerait un rôle continuel d'aiguillon mais serait appliquée selon des modalités très particulières par les couples, jusqu'à en dénaturer les principes. Chacun fait comme si ces derniers étaient vaguement respectés, en restant dans le flou, pour mieux tricher sur les deux composantes de l'égalité : le partage moitié-moitié et le calcul pour y parvenir. Le refus de voir la contradiction indiquerait que l'objectif ultime est d'ores et déjà atteint : une inégalité raisonnable. Une telle conclusion, pessimiste pour les féministes, est renforcée par l'étude de l'évolution interne au cycle de vie. Jean Kellerhals et son équipe (1982) ont mesuré l'important décalage existant (surtout chez les femmes diplômées) entre le projet de répartition égalitaire au moment de la mise en couple et la réalité des pratiques deux ans plus tard. Confrontés à l'absence

d'expérience et de références des débuts du couple, les jeunes partenaires (lorsqu'ils ne s'insèrent pas à l'intérieur de rôles socialement préconstruits) se tournent vers la théorie des échanges actuellement la plus forte sur le marché des idées : l'égalité. Naïvement, ils la font plus ou moins leur, sans en discuter beaucoup, sans trop savoir comment procéder. « Ça s'est passé comme ça, sans qu'on en parle vraiment, sans qu'on le décide » (Géraldine Le Fecht). En privilégiant la question de la répartition égalitaire par rapport à celle du calcul de ce que fait chacun, appliqué seulement à quelques détails. Puis les habitudes s'installent, structurent le cadre des pratiques, définissant très souvent des domaines de spécialité. « Avant on a essayé de tout partager moitié-moitié, maintenant on fait plus ce qu'il nous plaît » (Sabine Brastignac). La règle floue d'égalité perd alors de son importance, qui était de servir de guide, puisque chacun désormais sait grosso modo ce qu'il doit faire ; les répartitions égalitaires et les inégalités sont lourdement inscrites dans le concret, il n'y a plus grand chose à décider. « Il y avait comme des enjeux, on ne le sent plus » (Sabine Brastignac). L'idée d'égalité serait donc surtout opératoire dans les débuts du couple. Ce qui n'est pas négligeable, car c'est un moment essentiel de la structuration des futurs rôles domestiques. Mais elle se transformerait par la suite en référence lointaine, souvent incapable de contenir la résurgence inégalitaire qui sourd des manières d'agir. Elle ne serait qu'un aiguillon, et un aiguillon éphémère, dont la vertu se limiterait à laisser quelques traces.

La question de l'évolution future du partage des tâches ménagères reste ouverte. Le scénario pessimiste a de solides arguments, la version égalitariste en a d'autres. L'idée est floue dans ses applications, son rôle d'aiguillon momentané. Toutefois, elle continue, en tant qu'idée, à approfondir son caractère d'évidence, à s'installer officiellement, à s'institutionnaliser. Ã renforcer donc son pouvoir d'imposition. Les effets de ce pouvoir sont notables dans des espaces domestiques éloignés des principales zones d'effet de l'idée (les débuts du couple dans les classes moyennes) ; dans la culpabilisation masculine, qui touche tous les groupes sociaux, toutes les générations ; dans la surestimation de la réalité du partage égalitaire par les milieux qui la pratiquent le moins ; dans les innombrables changements, limités mais symboliquement importants, parmi les ménages régis par l'ancien régime domestique. Ces changements sont difficiles à mesurer. Car l'homme a toujours participé aux tâches ménagères sous la forme du « petit coup de main ». Il est cependant indéniable que son comportement d'ensemble s'est profondément transformé dans la génération des préretraités et des jeunes retraités actuels : même si les résultats sont pauvres, la volonté de coopération domestique est devenue évidente. « Une égalité ? Ah oui je vois ce que vous voulez dire : faudrait que l'homme... Mais moi c'était comme ça,

c'est plutôt le domaine de la femme. » Léon Goulinec reste accroché à ses vieilles conceptions de la vie. Pour se rassurer, pour savoir où il en est dans ce monde qui bouge, justement parce que le monde bouge, même au plus près des choses de l'intimité. Car Léon, quoi qu'il en dise, a changé. Cela est venu lentement, sous l'impulsion de Madeleine, gagnée aux idées nouvelles. « Je ne veux pas être esclave de lui non plus. Je pense que c'est cela qui a beaucoup évolué. Maman était tributaire... et elle nous avait fait passer ce truc d'être à la merci de l'homme. Mais moi... non... un peu ma revanche... sans trop exagérer. » Il ne faut pas se fier au discours de Léon, phrases vides aux vertus protectrices et identitaires. Dans la vie de tous les jours, il est vraiment devenu, un peu, un autre homme : « Ça fait partie des tâches du ménage, je collabore sans broncher, il faut collaborer. »

Quatrième partie

HOMMES ET FEMMES

XI.
Parcours féminin : le piège

XI.1.
Le mécanisme

Nous avons vu comment la différence de manières et de conceptions entre les deux partenaires pouvait être pénalisante pour celui qui est le plus compétent et le plus exigeant. Il aurait presque été possible de remplacer le neutre « celui » par le féminin « celle » tant le processus est sexuellement marqué : ce sont généralement les femmes qui voient se transformer leur capital de manières en capital négatif. J'emploie le terme de « piège » pour désigner ce mécanisme, terme qui doit être bien compris. Il n'y a pas piège simplement parce que les femmes accomplissent plus de tâches ménagères que les hommes, ceci constituerait un jugement d'ordre moral, que je me garderais de porter ici. La notion de piège renvoie au mécanisme dans son fonctionnement ; quand la femme renforce elle-même un système de pratiques qu'elle critique par ailleurs, quand une partie de sa personne fait le contraire de ce que pense l'autre partie, quand la vie devient difficile à cause de cette incohérence interne. Le piège se repère par la distance existant entre la réalité des gestes et la représentation, rendant certaines activités pénibles. Il est fondé sur les différences conjugales de manières, qui poussent à agir malgré soi, offrant au partenaire la possibilité de ne pas reconnaître les efforts fournis. Il est d'autant plus sournoisement désagréable qu'il est construit par soi-même (par une partie de soi), à la différence de ce que pouvait être la perception négative des rôles anciens. Le piège s'inscrit dans l'histoire : il succède aux rôles inscrits dans la tradition et, bien que vécu individuellement, constitue désormais le principal mécanisme social par lequel s'ajuste la division sexuée des manières de faire. C'est en ce sens qu'il faut entendre « parcours » : le parcours féminin menant au piège est à la fois un parcours individuel, dans le cycle de vie, et un parcours social des femmes face aux tâches domestiques, dans son évolution historique. Avant étaient les rôles, socialement prédéfinis, qui laissaient comme seule possibilité d'être plus ou moins bien vécus. Puis les individus cherchèrent progressivement à réinventer les rôles à partir de leurs conceptions et façons de faire. Surtout les femmes, armées de l'idée d'égalité, qui peut déplacer des montagnes mais aussi

diviser la personnalité quand le concret est trop résistant. Romain Brastignac donne l'exemple de sa mère, ménagère parfaite s'occupant de tout avec abnégation. Elle avait eu le tort de dresser une oreille un peu trop attentive aux idées de l'époque. Le tort car aucun de ses gestes ne changea : ils devinrent moins évidents, plus pesants. Elle qui ne s'était jamais plainte prit l'habitude de se lamenter continuellement (« Je ne suis pas MLF mais quand même ») tout en persévérant dans des maniaqueries qu'elle est seule à estimer nécessaires.

XI.2.
L'homme protégé

La différence de manières est très rarement piégeante pour les hommes. Bruno Labarthe est agacé parce que Nadia semble ne pas voir ses efforts et comprendre l'intérêt d'une meilleure organisation domestique ; cette situation est cependant provisoire. Bernard Le Fecht est bien embarrassé par sa compétence pour repasser les chemises ; mais il s'agit du cas particulier d'un célibataire depuis longtemps rompu aux choses ménagères. En général, quand un homme est détenteur d'un surplus de capital, l'effet reste limité, éphémère, car ne s'inscrivant pas dans un ensemble cohérent lui conférant durablement une puissance structurante. Au contraire, le moindre surplus féminin est mis en concordance avec un faisceau d'éléments renforçant la réalité inégalitaire du partage, trouvant sa place dans la « réflexivité institutionnelle » qui, selon Goffman, confirme les arrangements et les classements entre les sexes (Winkin, 1990). À peine ébranlés, l'identité et les rôles sexuels se reconstruisent dans l'ordre de l'interaction.

L'ancien régime des rôles domestiques n'a qu'en partie disparu (et reste même dominant dans les générations âgées et les milieux populaires). Les rôles sexuels se recomposent ; leur emprise, plus diffuse, demeure néanmoins considérable. Outre le fait que l'excès masculin de manières est souvent trop ponctuel pour produire de vastes effets, c'est principalement cette perdurance des rôles, les classements sexuels institués, qui expliquent que l'homme soit protégé. Vincent Tatonier avait appris à s'organiser seul, y compris à repasser son linge. Quand il se mit en ménage avec Hélène, ce passé masculin de manières fut immédiatement oublié. Chez les Fayet, le surplus masculin de manières est trop important pour être effacé. Sa mère avait élevé Alain comme la fille qu'elle n'avait pas eue : il était pour son père et ses frères le suppléant attitré en questions ménagères. Il en tira de la compétence et du goût pour

les choses de la maison. Yolande au contraire n'a aucune expérience, et une fragilité sociale qui la pousse à se réfugier dans ce qui lui semble le plus évident : être une bonne mère et une bonne ménagère. La compétence d'Alain n'est donc pas pour elle un avantage : elle lui fait peur, lui interdisant d'atteindre son objectif de protection. Elle se bat au besoin pour lui interdire d'effectuer certaines tâches. « J'aime mieux le faire moi-même. Pas parce qu'il le fait mal, mais parce que je sais pas... c'est mon style de... et ma mère c'est pareil. » Débordée, incapable de faire face, elle ne peut s'empêcher de grommeler en repassant. Alain réagit aussitôt : « Quoi ça t'énerve ? Donne-moi ça, tu vas voir, ça va être vite fait. » Et de nous dépeindre le repassage comme un plaisir dont il serait en manque : « C'est super, tu penses à rien, t'es dans le vide. » L'exigence de rôle de type ancien est ici extrême, presque pathologique, et la différence de manières en faveur du mari considérable. Le schéma des échanges est donc caricatural. Peu représentatif, il permet cependant de comprendre comment tout surplus masculin de manières, même important, reste sans effet s'il est effacé par une recherche de classement sexuel. Souvent le poids des rôles est moins fort que dans cet exemple ; mais souvent aussi, quand il existe, le surplus masculin de manières est également moins fort. Les classements sexuels habituels, bien que devenus plus flottants, sont donc généralement suffisants pour éviter tout risque de piège. D'autant plus que la composition du capital de manières n'est en moyenne pas la même pour les hommes et les femmes : les hommes ont davantage des idées générales séparées des gestes, incorporation de modèles vus dans l'enfance, peu étayées par des techniques et ne produisant guère d'injonctions à agir. Ce qui les incite plutôt à critiquer leur partenaire qu'à prendre eux-mêmes en main les tâches. Souvenons-nous de Michel Chouchern et de ses brusques crises de rangement : elles n'ont pas pour but de ranger mais de retrouver pour quelques instants un accord avec ses idées de l'ordre, et de faire comprendre à Carine son insatisfaction.

XI.3.
L'invisibilité et l'inacceptabilité du piège

Le piège se construit dans le monde des gestes, des injonctions, dans le silence des habitudes. Il est donc logique qu'il ne soit guère perçu par les acteurs, qui donnent d'autres explications à la répartition inégalitaire des tâches ménagères : les perspectives professionnelles différentes entre hommes et femmes et les rôles sexuels. En fait, ces trois éléments interagissent étroitement. Les obs-

tacles rendant plus difficile la réussite professionnelle des femmes poussent à la reproduction des rôles anciens, mais ces obstacles viennent autant de la famille que du marché du travail ; et dans la famille, les rôles sont à la fois producteurs d'un cadre de pratiques et le produit des pratiques. Il serait donc erroné de surestimer le poids des gestes, en oubliant l'impact persistant des rôles et le marché du travail. Mais il est pareillement erroné de ne prendre en compte que ces deux facteurs visibles : bien que n'expliquant pas tout, la différence des manières est centrale (et cela de plus en plus) dans les choix de répartition et la définition d'une organisation domestique.

Les rôles sont aujourd'hui moins imposés de l'extérieur, moins construits à l'avance, moins prêts à vivre : même s'il s'agit en partie d'une illusion, ils se donnent à inventer. Ils étaient (officiellement) fabriqués par la société ; ils tendent à être (officiellement) fabriqués par les individus eux-mêmes. Conséquence : ils correspondent moins aux modèles anciens et se différencient. Ils constituaient la matrice des manières ; ils sont désormais interactifs avec ces dernières. Les rôles ne sont donc plus ce qu'ils étaient. Ils continuent cependant à jouer un rôle en tant que rôles. Sur la base du passé des manières, du présent de l'interaction, et des exemples environnants, les deux partenaires conjugaux se forgent une idée de ce que sont et devraient être les deux rôles domestiques. Cette représentation, en partie personnelle et secrète, en partie commune et explicite, sert ensuite de guide pour canaliser les pratiques et diriger leur évolution. Le classement sexuel est d'autant plus puissant qu'il n'y a pas réinvention par les individus mais imposition de l'extérieur. Or, le modèle ancien de définition des rôles, bien que perdant de l'importance, est encore très vivant. Géraldine Le Fecht doit lutter pour résister aux pressions de sa mère : « Ma mère trouvait scandaleux que je ne m'occupe pas du linge de mon homme. » Valérie Shimmer est deux personnes en une : la maniaque du ménage, qui ne peut s'empêcher d'épousseter et briquer jusqu'à l'excès, et la femme moderne, égalitariste, qui pense qu'elle est bien bête et que Didier mène une vie de pacha. Elle semble donc correspondre au type même de la femme piégée par ses propres gestes. Dans son cas pourtant, la forme présente de l'interaction est surtout héritière de ce qui se passa au début du couple. À son mariage, Valérie était parfaitement entrée dans le rôle que tous attendaient d'elle. Elle tenta ensuite de s'en retirer, mais il était trop tard : ses gestes et l'interaction avaient pris trop de poids. Ses efforts, très coûteux pour elle-même, ne lui permettent désormais que de changer quelques détails, en surface. Nadia Labarthe ne court pas ce risque : elle entre lentement en ménage, et c'est Bruno qui s'occupe de tout. Nous sommes donc là dans une situation conjugale où l'on imaginerait que les rôles anciens aient totalement disparu. Quelques phra-

ses dissonantes avec son présent montrent néanmoins que des idées d'un autre siècle trottent parfois dans la tête de Nadia : « Et puis je suis la fille, alors c'est vrai que la fille on lui demande plus de trucs côté ménage. »

Parce qu'il appartient au monde des gestes et du silence, parce qu'il se mélange aux effets de rôles et au marquage sexuel du travail, le piège est invisible. Les personnes interrogées ne nous en ont donc pas parlé (ou très peu) et nous avons dû reconstruire son existence entre les mots. Les réponses fournies (notamment pour nous expliquer les raisons du mode de répartition des tâches) n'en sont pas moins intéressantes. Elles sont tranchées : soit la raison invoquée se rapporte aux choix conjugaux, conscients et volontaires, soit au contraire aux rôles sociaux, qui imposent un cadre de conduites. Le premier type de réponse est surtout le fait de couples appartenant aux classes moyennes et supérieures, ayant tenté d'appliquer l'idée d'égalité et de déplacer les classements sexuels, ou simplement tenant à se présenter comme maîtrisant leur existence. Anne-Sophie et Olivier Delmony illustrent bien ce premier type de dénégation du piège. Anne-Sophie est un exemple caractéristique de femme peu à peu piégée par ses gestes. Contre leur volonté passée d'égalité, ils ont « décidé » qu'elle resterait désormais au foyer. La « décision » était en fait inéluctable, provoquée par le mécanisme caché. Ils veulent cependant la vivre comme totalement souveraine, se la représentant et la présentant ainsi à l'enquêteur. Ce refus de considérer le poids des gestes est d'autant plus fort qu'il y avait eu recherche d'égalité et que celle-ci a échoué : il est par conséquent nécessaire pour reconstituer la cohérence personnelle et conjugale, autour de la « décision ». Il est nécessaire aussi pour atténuer les effets du piège : en se représentant en accord avec sa situation, comme l'ayant voulue telle qu'elle est, Anne-Sophie combat la déstructuration de l'injonction, évite la pénibilité des gestes. Il existe donc une manière paradoxale de fuir le piège, en parvenant à l'ignorer totalement, à faire comme si on l'avait volontairement construit. Ce qui incite encore à renforcer son invisibilité, et ce qui le rend doublement inacceptable : pour éviter de se représenter prisonnier de ses dérisoires manières ménagères, et surtout, parce qu'accepter la réalité du piège renforce le piège.

Il faut donc nier le piège si on ne peut le fuir autrement. Soit par l'argumentation du choix volontaire pour ceux qui en ont les moyens sociaux et culturels. Soit, lorsqu'une telle position de maîtrise de son existence est hors de portée, par l'invocation du poids social des rôles. Il n'est donc pas étonnant que dans les milieux populaires les rôles sexuels restent fortement revendiqués. Outre qu'ils constituent un repère essentiel de l'identité et de la légitimité menacées (Schwartz, 1990), ils évitent la perception du piège qui

accentuerait la pénibilité des gestes. Il n'est donc pas étonnant non plus que les femmes les revendiquent autant que les hommes. Isabelle Jaillou rit de bon cœur en nous disant « les poussières il ne connaît pas ». Ce rire est essentiel : il renvoie au rôle masculin traditionnel, à l'incapacité ménagère socialement instituée, il la protège. Amélie Marmandais s'est elle-même enfermée dans un rôle non souhaité, en grande partie à cause des différences de manières. Aujourd'hui, elle est condamnée à se persuader que le résultat final est la cause première : « Je suis à la maison, lui il a d'autres tâches, il travaille à l'extérieur, il rentre tard. » Fernand Pérez récite son credo sans même y réfléchir, par peur de le mettre en doute, de déstabiliser son présent : « La maison, c'est le domaine de la femme, c'est des tâches qui lui reviennent plus que le mari qui est souvent à l'extérieur. » Thérèse lui répond en écho : « C'est plutôt à la femme de le faire... » Mais subrepticement la suite de sa réponse dérape vers un autre type d'argumentation : « ... si elle a le temps et si elle aime ça ». Elle sort des classements institutionnalisés et met en avant l'interaction et les manières, se découvrant ainsi face au piège. Petite erreur de langage, phrase à ne pas prendre au pied de la lettre ? Non pas. Si Thérèse s'aventure un peu hors de la protection conférée par le rôle, c'est que des raisons supérieures commandent son attitude. Au risque de pénibiliser ses gestes et de provoquer quelques tiraillements conjugaux, elle voudrait que Fernand fasse parfois un minuscule effort. Elle est donc sans cesse sur le qui-vive, principalement abritée par son rôle de parfaite ménagère, mais prête à en sortir fugacement pour une attaque éclair. Fernand au contraire verrouille le rôle : en dehors du fait qu'il exagère la pression sociale, il tente par ses comportements de renforcer l'inégalité sexuelle. Il n'y a pas seulement invocation des rôles anciens, mais efforts personnels pour les reconstruire. De la part des hommes (comme dans l'exemple de Fernand), ce qui est aisément compréhensible. Mais également de la part des femmes, pour trouver une légitimité extérieure et ne pas se sentir piégées par elles-mêmes.

XI.4.
L'amour du linge

L'origine du piège est dans la formation historiquement nouvelle de deux scènes distinctes et souvent contradictoires : celle de la représentation, de plus en plus dominée par l'idée d'égalité, et celle du poids conservateur des manières. Le piège se construit autour de la femme en la divisant parce que l'idée

d'égalité est socialement forte et individuellement inaccessible. Il est d'autant plus aigu et néfaste dans ses conséquences (insatisfaction conjugale, pénibilité des tâches ménagères) que la discordance est grande entre représentation et pratiques. Il peut être masqué et contourné comme nous l'avons vu. Mais ces stratégies défensives doivent composer avec l'inévitable noyau dur : la féminité profonde de certains gestes et notamment tout ce qui touche au linge.

Certes il s'agit d'une construction historique et non d'un donné biologique ; certes les personnes interrogées ont majoritairement déclaré que le linge n'était pas spécifiquement féminin. Mais le mariage de la femme et du linge est trop ancien pour se défaire en quelques générations ; et les réponses à caractère général ne traduisent que la force sociale de l'idée d'égalité. Quand les questions ont été plus précises, elles ont révélé la réalité des faits, à savoir que le linge est encore aujourd'hui profondément féminin. L'amour féminin du linge a une longue histoire ; la femme lisait son destin dans la blancheur et les plis impeccables. Il continue à faire corps avec elle, il est dans ses moindres gestes. Les femmes ne touchent pas les étoffes comme le font les hommes : elles les respectent et les caressent, les considèrent et y prennent plaisir. De cette intimité, de cet amour, naissent un goût, une compétence et un savoir. Comme le goût, la compétence et le savoir pour le repassage, sexuellement très marqués. Comme le tri : la femme trie alors que l'homme ne parvient pas à le faire (Denèfle, 1990). Car elle connaît les fibres et les matières, elle inspecte les détails et les saletés par estime pour son linge. Ce serait se faire violence à elle-même que faire violence à son linge. « Le linge on doit le respecter, moi j'aime bien qu'il soit impeccable. Il ne me viendrait pas à l'esprit de tout balancer dans l'armoire comme ça. Je ne pourrais pas » (Marie-Hélène Nitournelle). L'amour féminin du linge est dans le respect pour son importance, la maîtrise des techniques de son entretien et la fierté du travail bien fait, la volupté de son toucher. Il est aussi dans la relation particulière que la femme entretient avec le vêtement. Bien que la différence sexuelle tende à s'atténuer un peu, les habits et sous-vêtements féminins se distinguent des vêtements masculins : plus nombreux (Herpin, 1986 ; 1987), plus diversifiés et plus raffinés. Spécificité vestimentaire intimement liée aux rapports de sexe : le vêtement est un instrument central de la séduction féminine. L'entretien des vêtements et sous-vêtements féminins nécessite donc plus de temps et des soins plus délicats (notamment des lavages à la main plus nombreux), incitant à une prise en charge du travail et une exigence de qualité qui ne sont pas celles des hommes. Le rapport au vêtement ne constitue qu'un élément parmi d'autres. Mais il n'est pas négligeable dans la mesure où la plupart de ces éléments sont convergents et concourent à aggraver le piège. Comme l'apprentissage des ges-

tes ménagers, qui reste encore aujourd'hui très marqué sexuellement (Maurin, 1989). Il n'est donc pas étonnant que mis en situation de ne pouvoir utiliser le partenaire ou d'être utilisé par lui (c'est-à-dire vivant seuls), hommes et femmes ne traitent pas leur linge de la même manière : 65 % des hommes le lavent eux-mêmes contre 90 % des femmes (les 10 % restant étant principalement des personnes très âgées) ; 44 % des hommes le repassent contre 87 % des femmes (Grimler, Roy, 1990). La mise en couple ne fait par conséquent qu'accentuer un peu une inégalité sexuelle individuellement incorporée.

Pourtant les choses bougent un peu. Même s'il s'agit d'une réponse de convention sociale imposée par la force de l'idée égalitaire, il n'est pas sans signification qu'une majorité affirme que le linge n'est pas féminin. Les choses bougent aussi dans les faits. Lentement certes, et seulement dans une partie de la société (les jeunes et les groupes culturellement dotés), mais le changement est notable : les hommes, doucement, entrent dans le domaine du linge, comme ils sont entrés depuis peu, à pas comptés, dans d'autres domaines ménagers. Ils n'y entrent pas n'importe comment, par certaines portes et à leur manière. Les portes sont celles de la technique : les machines qui créent de la distance avec la féminité persistante du matériau traité, médiatrices permettant paradoxalement de le toucher. Dans les jeunes couples, les hommes sont devenus des pratiquants assidus des lavomatiques ; dans les générations installées, ils sont des propagandistes convaincus du sèche-linge. Grâce au lave-linge, ils « font la lessive » eux aussi. Mais ici l'évolution est moins nette. Ils sont prêts pour mettre le linge et la lessive dans la machine, appuyer sur le bouton. Pas pour trier et choisir un programme. Ils entrent dans le domaine du linge par les machines et à leur manière. Manière qui laisse inchangé le mécanisme du piège, en refusant un contact trop intime et un respect trop grand. La machine à laver n'a plus beaucoup de secrets pour l'homme mais le linge en a encore ; la femme se cache dans ses derniers replis.

XI.5.
Le jeu du mari

La femme se piège elle-même, divisée par une injonction contradictoire : d'un côté ce qui la pousse à agir, portée par le décalage positif de manières, et de l'autre la pression sociale qui l'incite à tendre vers l'égalité. Le processus est objectif, en grande partie indépendant du jeu des acteurs. Au deuxième entretien, Sabine et Romain Brastignac discutent devant nous de cette question.

Sabine (parlant de l'incapacité de Romain à faire correspondre ses gestes au droit ménager défini d'un commun accord) : « J'ai bien senti que c'était quelque chose de très fort en toi, que tu étais sincère. » Ni l'un ni l'autre n'ont de stratégie vraiment arrêtée ; ils perçoivent au contraire combien ils sont pris dans une mécanique qui les dépasse. Ce cas de figure n'est cependant pas le plus courant. Généralement les partenaires conjugaux prennent position, cherchant par leur action à atténuer ou aggraver les effets du piège. Le mari notamment occupe une situation privilégiée pour accentuer l'écart (diminuant ainsi sa participation aux travaux ménagers) en muselant ses propres injonctions, en « oubliant » ses compétences et exigences incorporées : il s'en prive rarement. Amélie et Daniel Marmandais sont aujourd'hui inscrits dans des rôles bien tracés : « Elle c'est plutôt enfants-maison et moi l'entreprise. » L'entretien nous apprend qu'il a toutefois fallu des années pour en arriver là : Amélie travaillait autrefois dans l'« entreprise » (un bar) et Daniel s'était essayé aux tâches domestiques. Il avait rapidement compris qu'Amélie était emportée par un élan plus fort que le sien en ce domaine. Il laissa d'abord la différence se creuser d'elle-même. Puis amplifia le mouvement en proclamant de plus en plus ouvertement son indifférence et même son refus d'exigences trop fortes : « C'est pas parce que j'ai une tache ou une déchirure que je fais une angoisse. » Conforté par l'absence de réactions apparentes d'Amélie, il n'hésite pas aujourd'hui, non sans un certain plaisir sadique, à critiquer ses maniaqueries : « Moi je ne me laisse pas vraiment prendre par tout ça. Il ne faut pas se préoccuper des choses plus qu'elles n'en valent la peine. » Faisant ainsi d'une pierre deux coups : en affirmant ouvertement son mépris pour le rangement il renforce encore le piège, et tente dans le même temps de faire croire à Amélie qu'elle est seule responsable de cet état de fait. Sous les pressions conjuguées de son injonction à agir et de la mise en scène de Daniel, celle-ci, malgré son insatisfaction diffuse, parvient mal à réagir : « Autrement ça s'accumule, alors il faut bien que quelqu'un le fasse. »

Dans quelques situations remarquables, certes minoritaires, l'homme au contraire cherche à réduire l'écart de manières générateur d'inégalité. Soit en faisant effort sur lui pour renforcer son cadre d'injonction, soit en luttant contre sa femme pour qu'elle ne se piège pas davantage. En critiquant ses excès, un peu comme Daniel Marmandais, mais dans un but opposé : non pour légitimer l'écart mais en visant des résultats concrets, pour le réduire. Olivier Delmony a essayé, avec sincérité ; les discussions ont été orageuses. « Le repassage, ça me dépasse, je ne comprends pas, je trouve ça idiot. » Des signes évidents montrent quelle fut autrefois sa réelle volonté d'harmoniser leurs références. Ainsi quand il la voyait « déballer tout l'attirail » du repassage, il ne

pouvait s'empêcher de ressentir de la mauvaise humeur. Mais il semble bien que cette sincérité des débuts fasse progressivement place à un discours de légitimation de la différence, parallèlement à la reconstruction de rôles sexuels contrastés (et à l'abandon de l'objectif d'égalité). Anne-Sophie ayant trop fortement résisté, l'absence de résultats devait logiquement déboucher sur ce type de situation. D'autant qu'Olivier n'est pas sans prendre goût à sa composition de héros désintéressé et moralisateur, se laissant emporter par des exagérations : « Un truc à laver à la main, il n'y aurait que moi je le mets à la poubelle tout de suite. Pour moi c'est de l'esclavage, c'est pathologique. » Par ses déclarations enflammées, il renforce désormais le piège alors que ses critiques étaient auparavant formulées pour le réduire. Mais si le décalage de manière n'avait pas été si important, si Anne-Sophie ne s'était pas obstinée avec un tel fanatisme, l'évolution aurait pu être tout autre. Car la volonté égalitaire du mari peut, dans certaines limites, faire de petits miracles.

XI.6.
Portraits de femmes piégées

Dans les premiers temps de leur ménage, les Delmony étaient loin d'imaginer ce que serait à l'avenir leur organisation domestique. Ils souhaitaient se répartir équitablement les tâches et avaient commencé à mettre ce souhait en pratique : chacun s'occupait de son linge. À vrai dire, pas exactement de la même manière : Olivier le ramenait souvent chez sa mère et, à la maison, rangeait très sommairement ses vêtements ; Anne-Sophie fut dès le début très méticuleuse. Mais le désordre et la négligence d'Olivier ne la choquaient pas, elle les remarquait à peine, comme à distance, ne se sentait pas obligée de « repasser derrière ». Puis, peu à peu, les choses changèrent. Elle commença à inspecter ses cols et ses poignets pour l'obliger à mettre plus souvent à laver, elle rangea quelques vêtements traînant par terre, refit les piles dans l'armoire : doucement le désordre d'Olivier devenait le sien, donc intolérable. Ils constatèrent alors l'immensité de leurs différences : à la décontraction d'Olivier s'opposait la maniaquerie extrême d'Anne-Sophie, plaçant le linge en attente de repassage dans des sacs plastique de peur qu'il ne reçoive de la poussière, emportant avec elle un flacon d'alcool pour laver les mains des enfants quand ils vont en promenade. Dans de telles conditions, l'idée d'égalité ne peut recevoir qu'une application limitée et superficielle. Ils parvinrent à lui donner une apparence de réalité tant qu'ils purent freiner l'intégration ménagère. Mais la

naissance du premier enfant précipita l'évolution. Il était impensable qu'Olivier puisse s'occuper du linge du bébé. Non qu'il le refusât : c'est Anne-Sophie qui ne pouvait tolérer ses pratiques approximatives. Ils ne voulaient cependant pas renoncer à l'illusion du partage égalitaire : Olivier continua donc à s'occuper de son propre linge. Pas longtemps. Le bébé avait renforcé l'implication domestique d'Anne-Sophie ; elle ne pouvait plus retenir ses injonctions à tout ranger, tout régimenter. Ils ne se souviennent plus très bien des circonstances de ce changement (« Ça s'est passé comme ça, il y a un jour où on a trouvé plus simple... »), comme s'ils n'avaient pas perçu la sourde lutte entre deux types d'échanges conjugaux. L'idée d'égalité occupe une place trop importante dans leur histoire pour que cet épisode ne soit pas dérangeant : s'ils s'en souviennent mal, c'est donc surtout qu'ils s'efforcent de l'oublier. Anne-Sophie représente un cas typique de femme piégée par son capital de manières, par les gestes appris. Le constat en est même fait officiellement par Olivier, qui tient à montrer qu'il n'est pas responsable : « Des fois elle aurait tendance à dire : Oh ! là ! là ! j'ai du boulot avec le linge. Mais s'il y a une victime, c'est une victime consentante ! » Il ne leur reste qu'une solution pour atténuer les effets pervers du mécanisme : le nier, proclamer que leur situation est le résultat d'un choix volontaire. Et pour Anne-Sophie, tenter de s'en convaincre elle-même. Cela est d'autant plus indispensable qu'à la naissance du troisième enfant ils ont « décidé » qu'elle abandonnerait son travail salarié. Ils sont intarissables pour présenter le caractère voulu et la réversibilité de leur décision. Ils sont en fait condamnés à raconter ainsi leur histoire et à se la raconter ainsi. Anne-Sophie y parvient si bien que l'insatisfaction émerge peu de l'entretien, que la division de sa personne pointe à peine. Des indices montrent cependant à quel point elle contrôle ses réponses (comme elle doit refouler ses critiques). L'incohérence entre leur idéologie officielle (qui est toujours aujourd'hui l'égalité de répartition) et la réalité des faits présents est trop grande, la non-reconnaissance des manières d'Anne-Sophie par Olivier trop ouvertement proclamée : elle doit lutter pour masquer ses contradictions. Elle constitue notre premier portrait : celui d'une femme sur le qui-vive qui, à force de volonté et d'imagination, parvient à croire à l'histoire qu'elle se raconte et ainsi ne pas trop ressentir les effets pénibles d'un piège pourtant caractéristique.

Le second portrait, celui d'Agnès Archambaud, illustre au contraire la conscience malheureuse du piège, conscience malheureuse accentuant les effets piégeants. À l'encontre de ses idées d'adolescente, le mariage la fixa brusquement dans un rôle de femme au foyer, parfaite ménagère. D'autant plus aisément que les conceptions incorporées et les gestes appris la poussaient irrésistiblement à aller dans ce sens : « Je ne supporte pas le désordre, c'est

impossible. Je devrais passer ma journée à quatre pattes à ramasser ce que les enfants ont laissé derrière eux, je le ferais. » Condamnée à faire corps avec cet élan intérieur, elle justifia le type d'échange conjugal mis au point. Jean en profita pour développer un discours qui le déculpabilisait : il déclara à leurs amis et à des interlocuteurs occasionnels qu'il n'était pas opposé à ce que sa femme prenne un emploi et qu'il y aurait alors répartition des tâches ménagères, mais que c'est elle-même qui avait choisi « de rester à la maison ». Il continue à tenir ces propos, sans hésiter : parce qu'il les sait sans conséquences et qu'Agnès ne proteste pas. Si Agnès ne dit rien, c'est que toute son énergie est dirigée vers le renforcement de sa cohérence menacée, qu'elle cherche en fait à être d'accord avec ce que dit Jean, pour que ses gestes en soient facilités, que le quotidien soit supportable. Elle n'exprime son irrépressible insatisfaction que dans le cadre très particulier de mini-guerres à propos du repassage et des boutons de chemise. Dont on se souvient qu'elle rit de bon cœur. Il devient clair maintenant que ce rire dissimule une réelle détresse. Après plusieurs rencontres avec l'enquêteur (qui en l'occurrence était une enquêtrice), Agnès, hors magnétophone, livre d'un coup la partie cachée de sa vie. Une autre Agnès se révèle, loin des rires et près des larmes, empêtrée dans son présent, ne pouvant s'empêcher de s'échapper dans des rêves qui lui font mal, mettant en scène l'existence qu'elle n'a pas eue. Elle rêve à une autre vie, s'imagine reprenant ses études et se détachant de la maison. Et elle rêve que ce n'est pas un rêve : elle nous parle d'un vague projet d'inscription à la fac. Mais il s'agit bien d'un rêve : elle demande à l'enquêtrice de ne pas en dire un mot à Jean, de ne pas en parler à l'entretien contradictoire. Non parce qu'elle a peur des réactions de son mari, mais vis-à-vis d'elle-même ; parce que cette pensée ne peut pas dépasser l'horizon du rêve, sous peine de déstabiliser gravement son cadre d'injonction. Elle se contente donc de rire des boutons. Se tenant d'autant plus sur ses gardes pour ne pas s'exprimer plus ouvertement qu'elle sent combien ses gestes ménagers sont souvent sur le point de devenir pénibles. Elle cherche sans doute aussi à moins rêver. Pour s'en tenir à l'unité fragile de sa personne socialisée en tant que femme au foyer.

Agnès Archambaud est l'exemple type de la femme piégée, amoureuse de ses gestes et qui les hait à la fois. Surtout quand un regard extérieur (celui de l'enquêtrice est dans ce contexte insoutenable) lui suggère qu'ils l'empêchent de vivre la vie qu'elle aurait peut-être aimé vivre. Cet amour détestable est le même qui interdit d'employer une personne pour s'occuper du linge. Le mari, souvent, ne comprend pas ce refus obstiné, et la femme ne souhaite pas s'en expliquer. Marc Rizzolino saisit l'occasion de l'entretien contradictoire pour obtenir enfin une réponse. Brigitte ne parvient pas à trouver ses arguments

et finit par s'énerver, fermant la discussion par un « c'est comme ça et c'est comme ça, c'est tout ! ». L'explicitation est d'autant plus désagréable que l'impossible intervention d'une tierce personne renforce le mécanisme du piège. Heureusement, il existe quand même un argument protecteur (que Brigitte Rizzolino avait oublié), l'intimité : « Avoir quelqu'un qui trifouille dans mes affaires, ah non ! Je suis tellement maniaque que je préfère faire moi-même, que je préfère que ça me fasse chier et faire moi-même que de confier ça à quelqu'un d'autre » (Valérie Shimmer).

XI.7.
Femmes en lutte contre le piège

Madeleine Goulinec ne se satisfait pas de la situation actuelle des échanges dans son couple : elle voudrait que Léon participe davantage. Il ne s'agit cependant pas d'une femme aux prises avec le mécanisme du piège tel que nous l'avons défini. Car elle n'est pas prisonnière de ses propres gestes (« Je ne suis pas esclave de la propreté, je ne suis pas esclave du ménage » ; au contraire Léon aurait plutôt des exigences supérieures aux siennes). La forme de l'interaction a été définie par les rôles à l'intérieur desquels ils se sont inscrits au mariage. Madeleine est entrée en guerre contre ces rôles, pour les changer un peu. Ce combat est bien différent d'un combat contre le piège. Il est clair, opposant deux individus, et s'analyse en termes de rapport de forces. « Je lui dis : j'en ai marre de t'entendre râler, tu couds ton truc, tu te débrouilles et puis c'est tout. »

Prise au piège de ses manières personnelles, le combat de la femme est beaucoup plus complexe et confus. Car elle doit alors avant tout se battre contre elle-même, choisir entre l'accord avec son corps et son présent et la représentation d'une autre vie. La plupart des femmes piégées luttent contre le piège. Mais prudemment, à pas comptés, car elles sont condamnées à rester d'abord elles-mêmes, car l'on ne se bat pas violemment contre soi. La lutte passe justement le plus souvent par un contrôle de soi, pour éviter de nouveaux glissements, un nouvel élargissement de l'écart entre capitaux de manières, et, plus exceptionnellement, pour tenter d'effacer de ses automatismes un geste que l'on est parvenu à sortir des évidences acquises. Géraldine Le Fecht, qui n'en est pourtant qu'aux tout débuts de l'intégration ménagère, est consciente du risque et surveille ses gestes : « Je me laisserais avoir si je ne me surveille pas, j'aurais tendance à trop ranger. » Aidée par Bernard, elle a fait son autocriti-

que concernant un épisode récent : elle avait repassé deux tee-shirts appartenant à son compagnon. Le soutien du partenaire conjugal est essentiel et offre de plus grandes chances de réussite, surtout quand il y a référence à une norme égalitaire. Le cas le plus fréquent est toutefois celui du combat silencieux et solitaire de la femme contre elle-même. Amélie Marmandais a construit le rôle qui allait l'enfermer. Au début, Daniel aurait été ouvert à un autre type d'évolution, mais très vite il utilisa ce que lui offrait Amélie et accentua volontairement le décalage. Il décrit aujourd'hui leur organisation domestique avec des accents de triomphe qui ne trompent pas : il pense avoir été un fin stratège et parle comme si tout était fini. Il ne perçoit pas qu'Amélie l'écoute avec attention et que ces accents triomphants la heurtent bien qu'elle ne dise rien. Ce sont sans doute eux qui l'on décidée à entrer dans une deuxième phase de son existence ; si elle ne peut remettre en cause les rôles constitués, elle peut par contre éviter de nouvelles aggravations. Son attitude a complètement changé, elle est entrée dans une guérilla discrète. Elle reproduit les gestes appris, mais se surveille dans les moindres détails pour ne pas en inventer de nouveaux. À force de volonté, elle a même réussi, victoire considérable, à retirer du repassage quelques types de vêtements. Le résultat est plus important qu'il n'y paraît, et il ne serait pas étonnant que Daniel soit moins volubile dans un proche avenir. Cette victoire est cependant limitée, et il peut difficilement en être autrement. Parce que réfléchir à ses gestes revient à les sortir du silence qui les rend aisés. Parce que se battre contre ses manières c'est se battre contre soi.

Il existe une autre modalité de lutte contre le piège, moins ingrate et moins secrète. Elle consiste à se battre non pas geste par geste, obscurément, mais en pleine lumière, sur le théâtre grandiose de l'idée d'égalité. Les systèmes de répartition des tâches radicalement égalitaristes s'opposent en effet frontalement aux effets structurants des différences de manières. Le « chacun son linge » ou le « chacun son tour » interdisent en théorie que les gestes sexuellement marqués construisent des rôles. Les résultats peuvent être spectaculaires, pendant plusieurs années. Au moment de la mise en couple, Régine Sourisseau fut prise comme beaucoup d'autres par la fièvre féminine de l'installation ménagère. Très vite elle se ressaisit et définit des principes égalitaristes intransigeants : « Au début, c'était moi par-derrière. Et puis après j'ai dit : je ne le ferai pas, tu le feras. » Le décalage de manières étant très important, Régine dut suivre Régis pas à pas, corrigeant ses erreurs, le critiquant ou l'encourageant, l'incitant à faire mieux et davantage. Au premier entretien, elle donnait l'impression d'avoir obtenu une étonnante victoire, victoire en apparence contre Régis, en réalité contre elle-même. Au deuxième entretien, Régine avait « volontairement » décidé d'arrêter son travail salarié et de rester au foyer.

Bien que caricatural, cet épilogue met parfaitement en évidence ce que peut être la portée de l'idée d'égalité contre le mécanisme du piège : potentiellement considérable dans un contexte précis, mais provisoire. S'il peut être mis en sommeil pour un temps, le capital de manières ne tarde pas à faire ressentir ses effets.